

CE NE ANDIAMO PER NON DARVI ALTRE PREOCCUPAZIONI

Nous partons pour ne plus vous donner de soucis



deux spectacles de
Daria Deflorian et
Antonio Tagliarini
en italien, surtitré

IL CIELO NON È UN FONDALE

Le ciel n'est pas
une toile de fond

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS

45^e édition

Z
O
|||
D
O



Odéon-
Théâtre
de l'Europe

29
novembre
07
décembre

Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni

Nous partons pour ne plus vous donner de soucis

de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini

en italien, surtitré

BERTHIER 17*



avec le Festival
d'Automne à Paris

inspiré par une image du
roman *Le Justicier d'Athènes*
de Pétros Márkaris

avec

Anna Amadori
Daria Deflorian
Antonio Tagliarini
Valentino Villa

collaboration au projet
Monica Piseddu
Valentino Villa
lumière
Gianni Staropoli
décor
Marina Haas
surtitrage
Anna Damiani
Francesca Corona
traduction des surtitrages
Caroline Michel
direction technique
Giulia Pastore
accompagnement
et diffusion international
Francesca Corona
organisation
Anna Damiani

et l'équipe technique de
l'Odéon-Théâtre de l'Europe

durée
1 heure

créé le
7 novembre 2013
au Teatro Palladium lors
du Romaeuropa Festival 2013

production
A. D.
coproduction
369gradi, Romaeuropa
Festival 2013, Teatro di Roma

La Maison diptyque apporte
son soutien aux artistes
de la saison 16-17

Le Café de l'Odéon vous accueille les soirs de représentation
avant et après le spectacle.

Des casques amplificateurs destinés aux malentendants sont
à votre disposition. Renseignez-vous auprès du personnel d'accueil.

AUTOUR DU SPECTACLE

mardi 6 décembre
RENCONTRE AVEC L'ÉQUIPE ARTISTIQUE
à l'issue de la représentation

**ENTRETIEN AVEC DARIA DEFLORIAN
ET ANTONIO TAGLIARINI**
visionnez-le sur theatre-odeon.eu



À LIRE

Le Justicier d'Athènes de Pétros Márkaris, Seuil, coll. Policiers,
2013, trad. Michel Volkovitch

TOURNÉES

7 - 9 mars 2017
CDN Besançon Franche-Comté
29 mars - 1^{er} avril 2017
Théâtre de Lorient - CDN
19 mai 2017
Châteauevallon - Scène nationale



Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni / Anna Amadori, Daria Defforian, Antonio Tagliarini

« Dire non »

ENTRETIEN AVEC DARIA DEFLORIAN ET ANTONIO TAGLIARINI

Est-ce la première fois que vous adaptez un roman pour le théâtre ? Votre pièce *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*, déjà présentée l'an passé au Festival d'Automne à Paris, a suscité bien des éloges par sa capacité à importer une réalité particulièrement concrète et actuelle – la crise et ses conséquences – dans un espace théâtral abstrait (plateau quasi-nu, pratiquement pas de musique). Comment êtes-vous parvenus à résoudre ce paradoxe ?

Dans notre travail, l'espace de la représentation coïncide toujours avec l'espace réel de la salle de théâtre, nous sommes toujours entre un « ailleurs » et un « ici et maintenant ». Nous disons souvent que, pour nous, la scène se termine à la dernière rangée et que le public est ainsi appelé à être avec nous, à réfléchir aux questions que nous ouvrons. Nous-mêmes sommes sur scène à la fois performeurs et figures (dans le cas de *Ce ne andiamo...*, les quatre retraitées), mais dans la salle aussi se joue un double rôle, celui du spectateur et celui de la personne. Pour *Ce ne andiamo...*, il était encore plus important que pour d'autres spectacles de rester dans cette dimension « non résolue », puisque son fondement est un besoin de dire non, la nécessité de renforcer la négativité dans une société forte et excessivement positive. Dans le même temps, l'irruption d'un « ailleurs » dans ce travail a été beaucoup plus puissante que dans toute autre pièce, et cela a créé un court-circuit entre le sujet et la langue, que nous avons par bonheur réussi à inclure dans le travail fini.

L'abstraction est-elle selon vous un levier de l'imagination du spectateur, bien plus que le naturalisme ?

Oui, nous sommes en lutte avec le naturalisme. Du reste, le théâtre est par essence antinaturaliste. Nous nous intéressons à faire en sorte que le public participe au travail. Il doit être conduit à combler la vision par son imagination et sa propre expérience. Nous ne savons pas si de l'autre côté du spectre se trouve l'abstraction, s'il est possible de définir ainsi ce qui advient sur scène dans nos spectacles. Nous essayons de faire un travail très spécifique et il y a sûrement en nous un grand amour du figuratif. Au fond, ce que nous proposons est un théâtre des « figures », où tout le dicible et tout le visible sont absorbés

par le corps des performeurs sur scène. Ces figures ne s'effacent pas ; elles sont dépossédées de leurs contours, aussi parlent-elles également du dehors, elles deviennent didascalies.

De ce point de vue, *Il cielo non è un fondale* se situe-t-il dans le prolongement de *Ce ne andiamo...*, comme une radicalisation formelle de cette première expérience ?

Plus encore qu'une radicalisation formelle, *Il cielo* est un pari ultérieur. Le défi consiste à incarner la figure du dedans et du dehors, le corps et les lieux, le je et l'autre, « l'intérieur du monde intérieur à l'extérieur » au sens de Handke. Si dans *Ce ne andiamo...*, la difficulté était de rejoindre une condition beaucoup plus dramatique que la nôtre, en remplissant les distances entre la figure et l'interprète jusqu'à les affiner au maximum, il s'agit ici de retourner l'intimité comme un vêtement pour en montrer les coutures et les nœuds, pour dévoiler les conditions de vies, leurs contraintes, leurs limites.

Quels sont leurs points communs ? Leurs différences ?

Dans les deux œuvres, nous sommes quatre sur scène. Mais, cette fois-ci, dans *Il cielo*, ce n'est plus pour adhérer à une image, mais pour donner vie à une toute petite collectivité. Après avoir observé dans nos deux dernières pièces la marginalité qu'implique la vieillesse, nous nous sommes intéressés ici à ce qu'est être jeune. L'avenir ou l'absence d'avenir. Partir loin de chez soi. Et y laisser des choses. Le geste pour briser l'idée de représentation est parti – idéalement – dans toutes les directions. L'intérieur est aussi l'espace théâtral, fermé, protégé, mais étouffant par rapport à la vivacité des couleurs, des formes, des sons de l'extérieur qui entourent ce théâtre. Notre question était : où sommes-nous ? La dimension politique et sociale est présente, mais d'une manière moins directe. Moins explicite. Mais, selon nous, tout aussi piquante. Que choisir, quand je choisis ? Où est-ce que je pose mon regard ? « Ces yeux qui pleurent / ces larmes qui voient », écrit le poète métaphysique Andrew Marvell, dans un poème tiré de Jacques Derrida dans *Mémoires d'aveugle*. Comment puis-je toucher ce qui m'entoure ? Où est la ligne (et parler de frontières aujourd'hui fait inévitablement écho à la politique) entre moi et les autres ?

***Il cielo...* mène aussi une réflexion sur l'urbanisme effréné, la métropolisation du paysage et des modes de vie : quels sont les aspects de cette question qui vous ont intéressés en premier lieu pour cette création ? Par ailleurs, ce processus inébranlable a-t-il un impact sur votre approche de l'art, et de la vie ?**

Nous vivons en ville, nous fréquentons les villes. Nous les aimons, nous les dénigrions, nous les abandonnons, puis nous y retournons. Jusqu'à ne plus les regarder, à les fréquenter sans vraiment les voir.

Je ne les vois désormais que lorsque quelque chose arrive, un accident, une catastrophe à petite ou grande échelle. Ce regard d'enfant que nous avons tous en regardant par la vitre arrière de la voiture, sur la succession de maisons, de fenêtres, a désormais besoin d'autre chose pour se réveiller. De déserts ou de mers lointaines, ou d'un écran où se plonger. Nous avons essayé de ne pas garder nos yeux de l'ordinaire, de ne pas raconter notre participation de ce paysage. Combien de fois je m'échappe de ce qui est sous mes yeux ? Où vais-je ? La dimension historique de la modernisation est la strate immergée de cette question. Elle a nourri nos pensées, elle a parfois donné sa profondeur à une micro-histoire quotidienne qui nous a permis de nous introduire dans ce qu'Annie Ernaux appelle « autobiographie collective ».

Comment avez-vous écrit les textes de chacune des pièces ?

Dans notre travail, le récit n'a pas une place prépondérante au début du processus de création. Tout au long de la première phase de répétitions, nous procédons délibérément à l'aveugle. Nous accumulons du matériel. Puis, nous nous écartons de ce matériel. Nous le contredisons. Nous ouvrons ainsi des chemins secondaires, et les élargissons en nous attachant à de petits détails, et finissons par perdre de vue le point de départ. Enfin, nous alignons ce que nous avons produit, pour en faire un montage. Alors, à un moment donné arrive une ombre d'histoire, disons « une ombre » parce qu'il n'y a jamais un récit fort qui vienne effacer tout le reste, le vaincre. Mais c'est une histoire qui appelle elle-même les matériaux, permet de s'y jeter, et d'en créer de nouveaux avec une vitesse qui eût été inimaginable avant cette étape. Une histoire qui vient de l'extérieur, comme un flash, mais qui est aussi le fruit de ces matériaux. Cette perméabilité permet une coexistence avec des digressions, des répétitions, des contradictions, avec un « anti-récit » que nous souhaitons et pouvons dès lors accueillir.

Le ciel n'est pas une toile de fond. Vous vous inspirez beaucoup, en général, et de manière notable dans *Il cielo...* de l'art contemporain, en ce qu'il renverse le rapport figure / arrière-plan. La figure qui se détache n'est pas si importante que l'environnement qu'elle révèle par sa découpe. Est-ce ainsi qu'il faut comprendre le titre: le ciel n'est pas qu'une toile de fond ?

Depuis notre rencontre, nous avons souvent trouvé l'inspiration dans l'art contemporain. Bien que ces influences soient peu lisibles (et c'est heureux) dans le travail fini, au cours des réflexions que nous mêlons en continu avec des faits réels, nous effeuillons ces catalogues pour nous imprégner des impressions reçues par quelques œuvres vues. Il y a une synthèse, une capacité de déplacement, une liberté dans l'art de combiner des langages visuels, qui sont difficiles à reproduire au théâtre, en particulier dans le nôtre, qui ne se fonde pas sur des résolutions

visuelles, mais au final, très souvent, les solutions formelles nous sont venues de ce monde. Le titre de l'œuvre a fait partie des premiers éléments du projet : pour nous, il n'y a pas qu'une déclinaison de cette déclaration. La complexité et les mutations de la réalité ne peuvent être contenues dans une œuvre, de par sa nature fixe et sans contours. Ce qui nous entoure n'est pas accessoire, mais est essentiel pour notre existence. La nature nous habite, il n'est pas vrai que nous l'habitons simplement. Et plus encore.

Selon vous, le théâtre doit-il nécessairement parler d'actualité ?

Le théâtre doit naître d'une nécessité. Si ce besoin est fort, il ne sera jamais nombriliste et sera donc toujours en dialogue avec son environnement. Et il s'occupera donc du présent. Entre présent et actualité, il y a une différence importante. Parler d'actualité est toujours risqué puisque c'est vite obsolète, et s'il y a une chose dont le théâtre ne doit pas parler, ce sont des thèmes à la mode qui, dans la plupart des cas, cachent ce qui se passe au lieu de le révéler. Il est en revanche possible de parler des « présents » en convoquant des arguments très anciens, l'anachronisme a même une force spécifique, en particulier sur scène. Mais nous savons que le théâtre vit d'exceptions : *Ce ne andiamo...* est né de la prise de conscience de ce que nous ne pouvions pas regarder ailleurs : tout ce que nous avons essayé pendant les improvisations finissait par être traversé par l'angoisse de la crise.

Dans cette édition 2016 du Festival d'Automne à Paris, bon nombre de metteurs en scène, quelle que soit leur origine, se penchent, de près ou de loin, sur les questions de l'intérieur et de l'extérieur (du théâtre) et de la représentabilité du réel.

Pensez-vous que le théâtre vive en ce moment une crise, qui l'oblige à trouver de nouveaux ressorts pour ne pas buter contre ses propres limites ? Ou, à l'inverse, s'agirait-il d'une nouvelle prise de conscience du lieu de débat, de transmission et de responsabilité qu'il constitue ?

Le théâtre va de crise en crise. Orson Welles l'appelait pour cette raison « le fabuleux invalide », qui, disait-il, « serait toujours sur le point de mourir mais ne mourrait jamais ». Cette attention à la frontière entre le dedans et le dehors caractérise tous les grands moments de mutations, mais aussi des refondations de l'art scénique. Face à la société de masse, le théâtre peut facilement être considéré comme un endroit résiduel où se pratique une communication archaïque, fondée sur une rencontre directe entre êtres humains. Mais en réalité, la finitude de l'espace théâtral et la précarité de l'action scénique en font l'un des lieux les plus adaptés pour accueillir l'infini, et cette société, si prompte à tout transformer en valeur mercantile, y compris les sentiments, en a particulièrement besoin. Frugalité et infini nous semblent les deux extrêmes d'un théâtre possible.

Pensez-vous que l'aventure extrême que vous avez engagée avec ces deux dernières œuvres aura une influence notable sur votre travail à venir ?

L'aventure extrême a commencé pour nous dès *Rewind*, notre première collaboration. Cette aventure s'appelle « liberté » et c'est sans doute plus facile quand on est inconscient de son propre résultat et quand on est invisible ou presque. Notre intention est celle de rester libres. Après *Il cielo...*, nous avons comme projet de créer notre propre version du *Désert rouge* de Michelangelo Antonioni. Une nouvelle étape autour de la question du fond et de la figure. L'histoire de Giuliana, son aliénation, son « J'ai mal aux cheveux », le paysage italien peint par le génie abstrait du réalisateur, constituent notre prochain horizon merveilleux.

Propos recueillis par
Mélanie Drouère
pour le Festival
d'Automne à Paris
(2016)

NON È MAI CHIARO

Quando avevo trent'anni mi dicevo, faccio 'sta vita ancora per tre, quattro anni, se va bene bene, se no, si cambia. Sono passati sette anni, ma non era così chiaro se andava bene o no, non era chiaro. Allora uno dice vabbè, andiamo avanti per un altro paio d'anni, aspettiamo di arrivare ai quaranta, ma non è mai chiaro. Non è mai chiaro. Allora uno va avanti, nel frattempo che fai, ti ridimensioni, riduci, ma fino a che punto uno si può ridurre? Qual è il limite, il punto in cui uno dice, oltre questo non è possibile... No, basta, basta! È come una paura di non farcela, di non riuscire a stare al mondo. Mi sveglio di notte, di colpo. Mi sveglio e ho paura. Comincio a pensare a tutte le cose che mi possono capitare, le più brutte. Se mi ammalo? Cosa faccio? Non tanto quando sei malata. Stai lì, non capisci niente. Ma dopo, la convalescenza. Non ce la fai, non stai ancora bene, la vita fuori ti passa accanto. C'è questa mia amica che dice, poi lei è tanto carina, con quella sua voce sempre positiva: dai... quando saremo vecchiette andiamo a vivere tutte insieme, ci teniamo compagnia, ci aiutiamo. Io piuttosto mi sparo un colpo. Lo preferisco. L'ho sempre pensato: piuttosto mi sparo un colpo.

CE N'EST JAMAIS CLAIR

Quand j'avais trente ans je me disais, encore trois, quatre ans de cette vie-là, si ça va ça va, sinon j'en change. Sept ans ont passé, mais ce n'était pas tellement clair, savoir si ça allait ou non, ce n'était pas clair. Alors on se dit bon, on continue encore deux, trois ans, on attend d'arriver à la quarantaine, mais ce n'est jamais clair. Ce n'est jamais clair. Alors on continue, dans l'intervalle tu fais quoi, tu te revois à la baisse, tu te réduis, mais jusqu'à quel point on peut se réduire? C'est quoi la limite, le point où on dit, au-delà ce n'est pas possible... Non, ça suffit, ça suffit!

C'est comme une peur de ne pas y arriver, de ne pas réussir à être au monde. Je me réveille la nuit, d'un coup. Je me réveille et j'ai peur. Je commence à penser à toutes les choses qui peuvent m'arriver, les choses les plus moches. Si je tombe malade? Je fais quoi? Ce n'est pas tellement quand tu es malade. Tu es là, tu ne comprends rien. Mais c'est après, la convalescence. Tu n'y arrives pas, tu n'es pas encore bien, la vie au-dehors te passe à côté.

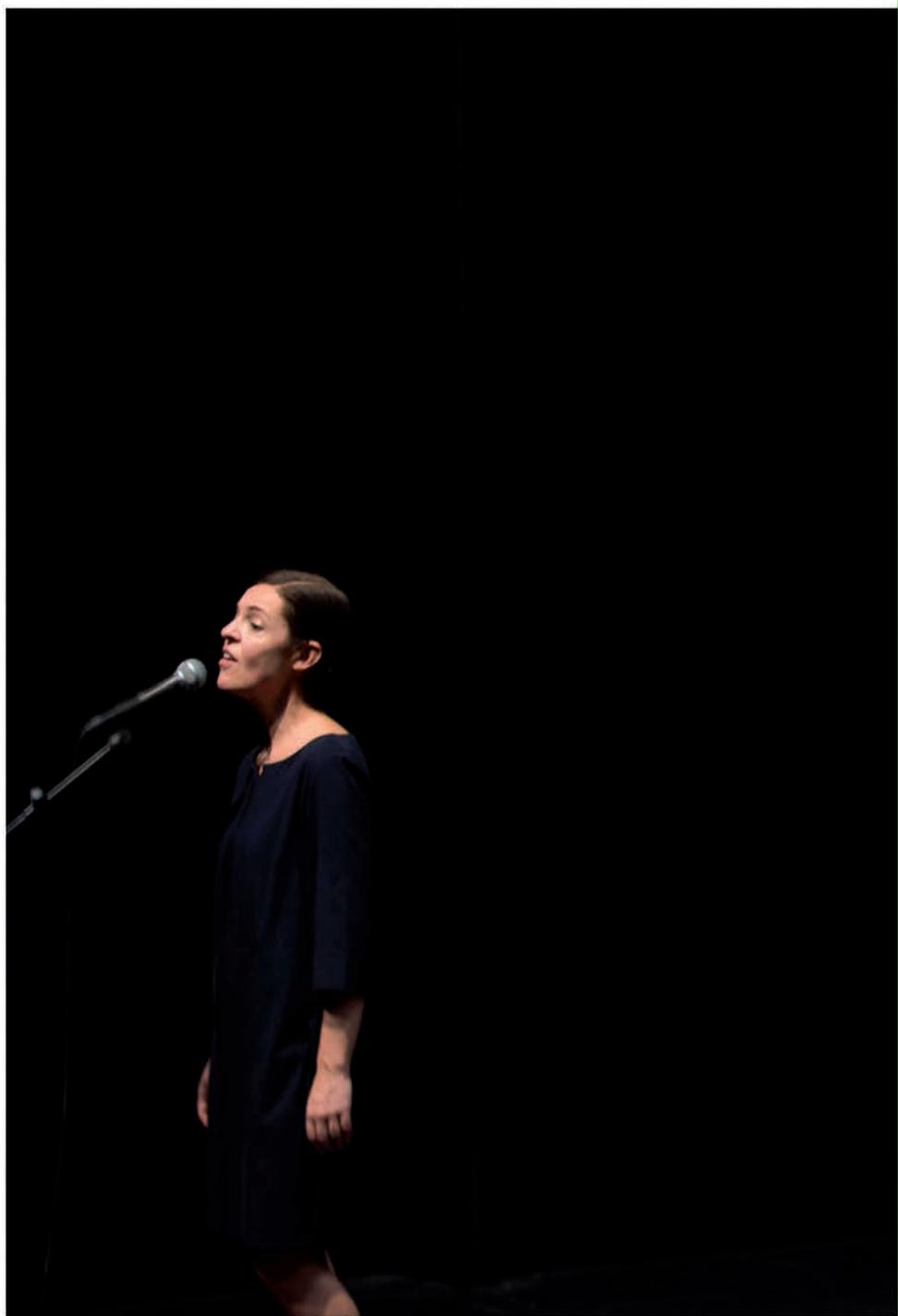
J'ai cette amie à moi qui dit, parce qu'elle est tellement gentille, avec cette voix qu'elle a, toujours positive: allez... quand on sera des petites vieilles on vivra toutes ensemble, on va se tenir compagnie, on va s'entraider. Moi j'aime mieux me tirer une balle. Je préfère. C'est ce que j'ai toujours pensé: j'aime mieux me tirer une balle.

Daria Deflorian et
Antonio Tagliarini:
*Ce ne andiamo
per non darvi altre
preoccupazioni* (in
Trilogia dell'invisibile,
Corazzano, Titivillus,
2014, p. 93-94)



Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni / Ensemble





Il cielo non è un fondale / Monica Demuru, Daria Deflorian, Francesco Alberici



09
décembre
18
décembre

Il cielo non è un fondale

Le ciel n'est pas une toile de fond
de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini
en italien, surtitré

BERTHIER 17°



avec le Festival
d'Automne à Paris

avec

Francesco Alberici
Daria Deflorian
Monica Demuru
Antonio Tagliarini

collaboration au projet
Francesco Alberici
Monica Demuru
texte sur Jack London
Attilio Scarpellini
lumière
Gianni Staropoli
costumes
Metella Raboni
assistant à la mise en scène
Davide Grillo
surtitrage
Francesca Corona
traduction des surtitrages
Federica Martucci
direction technique
Giulia Pastore
construction du décor
Atelier du Théâtre de Vidy
accompagnement
et diffusion international
Francesca Corona
organisation
Anna Damiani

durée
1h30

créé le
16 novembre 2016
au Théâtre de Vidy – Lausanne

production
Sardegna Teatro, Fondazione Teatro Metastasio di Prato, Emilia Romagna Teatro Fondazione
coproduction
A. D., Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, Romaeuropa Festival, Théâtre de Vidy – Lausanne, Sao Luiz – Teatro Municipal de Lisboa, Festival Terres de Paroles, Théâtre Garonne, scène européenne – Toulouse
avec le soutien du
Teatro di Roma
en collaboration avec
Laboratori Permanenti/Residenza Sansepolcro, Carrozzerie NOT/Residenza Produttiva Roma, Fivizzano 27/nuova script ass.cult. Roma

La Maison diptyque apporte son soutien aux artistes de la saison 16-17

Le Café de l'Odéon vous accueille les soirs de représentation avant et après le spectacle.

Des casques amplificateurs destinés aux malentendants sont à votre disposition. Renseignez-vous auprès du personnel d'accueil.

et l'équipe technique de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

AUTOUR DU SPECTACLE

mardi 6 décembre / 18h FRAGMENTS DE SAISON 3/9

PORTRAITS DU PAYSAGE, DU DEHORS AU DEDANS

Rencontre avec Gilles Tiberghien, philosophe, esthéticien, animée par Daniel Loayza

En écho avec le spectacle *Il cielo non è un fondale* de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, une enquête sur la place du paysage dans l'art contemporain.

Les Bibliothèques de l'Odéon, voir pages 20-21

ENTRETIEN AVEC DARIA DEFLORIAN ET ANTONIO TAGLIARINI

visionnez-le sur theatre-odeon.eu



TOURNÉES

7 – 12 février 2017
Teatro Metastasio, Prato – Italie

23 – 26 février 2017
Teatro Massimo, Cagliari – Italie

24 – 25 mars 2017
Teatro Foce, Lugano – Italie

26 – 29 avril 2017
Théâtre Garonne – Toulouse

2 – 7 mai 2017
Teatro Arena del Sole,
Bologne – Italie

arte



Il cielo non è un fondale / Daria Deflorian

Voir disparaître le bleu du ciel

INTERVIEW

DARIA DEFLORIAN ET ANTONIO TAGLIARINI

Par quel cheminement êtes-vous arrivés à *Il cielo non è un fondale* après *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*, votre dernier spectacle, qui a été un grand succès tant auprès du public que de la critique ? Quels questionnements, quelles urgences, quelles rencontres littéraires et concrètes vous y ont amenés ?

Il cielo non è un fondale est né durant *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*, au moment où, pendant le spectacle, nous nous demandions dans quelle mesure nous pouvions restituer au théâtre l'image de quatre retraitées grecques et leur geste (un suicide causé par la crise économique qui afflige tout notre pays) sans « faire parler » le contexte. Cette question que nous nous posions est maintenant au cœur de notre nouveau projet.

Ce questionnement, en fait, était déjà dans *Reality*: Janina Turek, sa biographie, son journal intime, sont indissociables de l'histoire de la Pologne des années 1940 à 2000. Entre le personnage et la toile de fond, le sujet et le contexte, se noue une relation qui nous intéresse beaucoup. C'est ce constat qui nous a amenés à mettre le fond au premier plan.

Parmi les nombreuses rencontres que nous avons faites, celles avec Annie Ernaux et Winfried Georg Sebald ont été fondamentales, même si dans notre travail, elles n'apparaissent pas à première vue. La capacité désarmante qu'a l'écrivaine française d'observer le monde à travers le récit qu'elle fait d'elle-même, sans aucun filtre... la puissance avec laquelle, en racontant un paysage, Winfried Georg Sebald réussit à nous plonger dans l'histoire complexe et stratifiée qu'est la sienne, en tirant presque des images de sa plume... ces lectures ont eu un effet révélateur.

La phrase de Jean-Jacques Rousseau avec laquelle Annie Ernaux choisit d'ouvrir son *Journal du dehors*, à savoir: « notre vrai moi n'est pas tout

entier en nous», nous avons tenté de l'habiter théâtralement. Il nous est tout de suite apparu clairement qu'il n'y avait pas de frontière nette entre l'intérieur et l'extérieur, que ces deux mondes ne cessent de s'entremêler.

Entre nos premières réflexions et le spectacle, beaucoup de choses se sont intercalées: de nombreuses lectures (toujours plus larges, sans avoir cette fois un livre de prédilection), autant de rencontres (nous avons fait beaucoup d'ateliers sur ces thématiques) et deux spectacles *in situ* (*Il posto* en 2014 et *Quando non so cosa fare cosa faccio* en 2015). Pendant cette période, nous avons croisé le chemin de nombreuses personnes, dont Francesco Alberici, et noué une première collaboration avec Monica Demuru, aussi avons-nous choisi de travailler avec eux.

Dès le début de la longue période de répétitions, il était clair que le paysage qui nous touchait le plus, dont nous savions le mieux parler, était celui de l'humain. Entre tous les lieux, les thèmes, les questions, la problématique de la cohabitation, du contact avec les autres nous a très vite offert la matière qui nous semblait la plus intéressante.

Parmi les nombreuses questions que nous nous sommes posées, une en particulier nous a occupés tout au long du processus de création: quand nous sommes à la maison, que pensons-nous de l'homme dehors sous la pluie? Si, dans le spectacle précédent, ce qui nous entourait et nous pressait était la crise économique, le renoncement à l'idée d'un avenir meilleur, la précarité, avec *Il cielo non è un fondale*, nous avons continué à explorer le rapport complexe qu'il y a entre nous et le monde.

Comment peut-on aujourd'hui ne pas s'interroger sur les flux migratoires de dizaines de milliers de personnes qui abandonnent en masse tout ce qu'elles ont pour fuir une situation invivable, la guerre, la misère? Comment le faire à travers notre lorgnette de privilégiés?

Dans *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*, la réalité sert de toile de fond et de moteur au spectacle, elle pousse et hurle mais reste à l'extérieur, cantonnée à un ailleurs, hors de la scène. De quelle façon cette nouvelle production se confronte-t-elle au réel et au quotidien?

Pendant les répétitions, quelque chose d'imprévu nous est arrivé: nous avons pris comme frontière fondamentale l'expérience directe, en utilisant donc quantité de matériel autobiographique ou, en tout cas, personnel. Malgré cet ancrage, le travail a décollé aussitôt que nous avons décidé de partir d'un rêve.

Nous parlons de précarité et de privilèges, de chutes, de faillites, d'accidents, de peurs. Nous parlons du besoin d'avoir des appuis, de faire

des rencontres, même fugaces, qui deviennent des révélations, mais cette dimension réelle, quotidienne, est contaminée par le rêve. Nous avons ainsi pu rentrer plus facilement dans la réalité de l'Autre, nous approprier quelque chose qui ne nous concernait pas directement, accueillir des chansons à l'intérieur du texte, accéder à des plans différents sans devoir nous soucier de la linéarité de l'espace et du temps. Dans les rêves, tout cohabite dans un présent crédible, tout est vrai et en même temps pas vrai. Même le pacte avec les spectateurs prend un peu cette tournure : nous leur demandons de dépasser leur impression première et de regarder la même chose encore et encore. Pour nous, la première action possible, pour ce qui est du rapport aux autres, c'est l'activation du regard.

La phrase «Le ciel n'est pas une toile de fond» est une métaphore magnifique, tranchée, mais aussi un avertissement. À qui s'adresse-t-elle ?

Quand nous avons lu cette phrase, «Le ciel n'est pas une toile de fond», dans un livre de Carla Benedetti, nous avons décidé d'en faire le titre de notre spectacle. C'est ce qui a déclenché le projet. Une phrase simple mais qui pouvait entrer en résonance avec ce qui est pour nous une question d'ordre éthique et esthétique. Il n'y a pas d'avertissement. Mais s'il y a une volonté, c'est de régler les comptes uniquement avec ce que nous connaissons réellement. L'expérience directe, aujourd'hui, est toujours plus limitée par rapport à l'expérience indirecte, rapportée, racontée. Quand nous parlons, parlons-nous de choses que nous connaissons réellement ou de choses dont nous avons seulement entendu parler ?

La première fois que nous avons pris l'avion, nous avons tous vu disparaître le bleu du ciel à mesure que nous entrions dedans. C'est pourtant à cette couleur, au bleu, que nous identifions le ciel dans notre représentation. Quand on est dedans, il ne reste du ciel que l'atmosphère. Ce n'est que de loin que le ciel paraît quelque chose d'autre que l'air que nous respirons. C'est ce qu'est le théâtre, à sa façon. Si le spectacle est une construction, une fiction indispensable pour que la rencontre avec les spectateurs puisse avoir lieu, le théâtre décolle – pas toujours, hélas – du spectacle. Le théâtre, c'est une rencontre. C'est quelque chose qui se passe, une chose qu'on ne peut répéter ni définir, mais que nous reconnaissons dès qu'elle se produit, parce que le théâtre est vivant et qu'il nous rend vivants.

Propos recueillis par
Chiara Pirri pour le
festival Romaeuropa

DANS LES ESPACES IMAGINAIRES

Le sujet performant, épuisé, dépressif, est en même temps usé par lui-même. Il est fatigué, épuisé de lui-même, de la guerre qu'il mène contre lui-même. Incapable de sortir de lui-même, d'être dehors, de se fier à *autrui*, au monde, il s'acharne sur lui-même, ce qui aboutit, paradoxalement, à creuser et à vider le Soi. Le sujet *s'use* comme dans une roue de hamster qui tourne toujours plus vite sur *elle-même*.

Même les nouveaux médias et techniques de communication diluent l'*Être pour autrui*. Le monde virtuel est dépourvu d'*altérité* et de *capacité de résistance*. Dans les espaces virtuels, le Moi peut se mouvoir pratiquement sans « principe de réalité », *principe d'altérité* et de *résistance*. Dans les espaces *imaginaires* de la virtualité, le Moi narcissique rencontre avant tout lui-même. La virtualisation et la numérisation font de plus en plus disparaître le *réel* qui se fait surtout remarquer par sa capacité de résistance. Le *réel* est une *halte* dans les deux sens du terme. C'est non seulement un arrêt ou une résistance, mais c'est aussi un refuge, un soutien. Le sujet performant postmoderne dispose d'un excès d'options mais il n'est pas capable de se *lier intensivement*. Lors de la dépression, tous les liens se rompent. La tristesse se différencie de la dépression avant tout par sa forte attache libidinale à un objet. La dépression, en revanche, est sans objet et est, de ce fait, non *orientée*. [...]

La tristesse apparaît quand un objet chargé fortement en libido est perdu. L'individu triste est entièrement proche d'un *autre* aimé. L'ego postmoderne utilise la majeure partie de son énergie libidinale pour lui-même. La libido restante est partagée et dispersée entre ses contacts toujours plus nombreux et ses relations éphémères. Il est d'ailleurs facile de détourner cette très faible libido d'*autrui* pour la diriger vers de nouveaux objets. Le laborieux et douloureux « travail de deuil » n'est pas nécessaire. Les « amis » des réseaux sociaux ont avant tout la fonction de faire admirer notre narcissique sentiment de soi en offrant, comme des consommateurs, de l'attention à cet *ego* exposé comme une marchandise.

Byung-Chul Han:
La Société de la fatigue,
Circé, 2014, p. 21-23
(tr. fr. Julie Stroz)

Annie Ernaux: *La vie
extérieure*, Gallimard,
2000, p. 25-26

Aujourd'hui, pendant quelques minutes, j'ai essayé de voir tous les gens que je croisais, tous inconnus. Il me semblait que leur existence, par l'observation détaillée de leur personne, me devenait subitement très proche, comme si je les touchais. Si je poursuivais une telle expérience, ma vision du monde et de moi-même s'en trouverait radicalement changée. Peut-être n'aurais-je plus de moi.

cycles
décembre 2016

LA MARCHÉ DES IDÉES

Catherine Portevin, journaliste à *Philosophie magazine*, explorera comment naissent et vivent les idées depuis le XIX^e siècle. Conversations avec les auteurs de *La vie intellectuelle en France*, Le Seuil, 2016.

INATTENDUS

Pour se laisser surprendre, des soirées qui s'inventeront au gré de l'actualité et des opportunités.

COMMENT A-T-ON SU CE QUE NOUS SAVONS ?

Avec France Culture, un cycle conçu par Étienne Klein, physicien. Conversations au croisement des sciences et de la philosophie pour remonter jusqu'à l'origine des savoirs.

LES PETITS PLATONS À L'ODÉON

Ateliers philosophiques à partir de 8 ans. Chercher à comprendre ce que l'on dit, à savoir ce que l'on peut connaître et plonger dans l'histoire de la pensée pour soumettre ses idées à la question.

VIOLENCES DE L'AMOUR

Avec Marc Crépon, directeur du département de Philosophie de l'ENS, et ses invités, nous nous efforcerons de comprendre quelles formes de violence sont susceptibles de miner l'amour, sinon de le retourner en son contraire.

Venez à plusieurs
10 entrées : 50€

UNE OU PLUSIEURS PLACES LORS DE LA MÊME MANIFESTATION

Carte *Les Bibliothèques de l'Odéon*
Réservation fortement conseillée
(date limite d'utilisation 30 juin 2017)

Tarifs 10€ / 6€

theatre-odeon.eu
01 44 85 40 40

 #Bibliodeon

BIBLIOTHÈQUES

ODÉON Théâtre de l'Europe

LA MARCHÉ DES IDÉES 2/4

Le temps des groupements

Rencontre avec Anna Boschetti, professeur de littérature française, et Christophe Charle, historien. Nous verrons comment une nouvelle géopolitique s'organise autour de la bipolarité : nationalistes défenseurs de l'esprit national et cosmopolites tenants de son dépassement.

jeudi

1^{er}

décembre

18h

INATTENDUS

Krystian Lupa et le bonheur créatif

Rencontre avec le metteur en scène polonais, le dramaturge Piotr Gruszczyński, animée par Georges Banu.

Dans *UTOPIA lettres aux acteurs*, essai paru chez Actes Sud Théâtre en septembre 2016, Lupa revient sur les éléments constitutifs de son travail et de sa pensée.

samedi

03

décembre

14h



Krystian Lupa

© Natalia Kabanow

FRAGMENTS DE SAISON 3/9

Portraits du paysage, du dehors au dedans

Rencontre avec Gilles Tiberghien, philosophe, esthéticien, animée par Daniel Loayza.

En écho avec le spectacle *Il cielo non è un fondale* de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, une enquête sur la place du paysage dans l'art contemporain.

mardi

06

décembre

18h

COMMENT A-T-ON SU CE QUE NOUS SAVONS ? 2/5

Qu'est-ce que la vie ?

Conversation entre Étienne Klein, Pierre-Henri Gouyon, biologiste, et Jean-Pierre Bibring, astrophysicien.

Des milliers de chercheurs se vouent aujourd'hui à la biologie. N'est-il pas devenu nécessaire de caractériser la vie au moment où nous la recherchons dans l'espace et tentons de la créer *in vitro* ?

samedi

10

décembre

14h30

LES PETITS PLATONS À L'ODÉON 2/5

Newton et les nouveaux mondes

Atelier philosophique à partir de 8 ans, avec Salim Mokkadem, philosophe.

Lors d'une simple promenade à travers Cambridge, Isaac Newton traverse la Terre et se retrouve propulsé sur la Lune... Faut-il avoir la tête dans les étoiles pour comprendre la loi universelle de la gravitation ?

samedi

10

décembre

14h30

VIOLENCES DE L'AMOUR 2/3

De la fidélité

Rencontre avec Paul Audi, philosophe.

Entre tragédie et vaudeville, de Shakespeare à Feydeau, une réflexion sur la fidélité et sa promesse : est-elle un jeu de dupes, une prise d'otage ? Et à quoi son exigence ou sa trahison font-elles violence ?

jeudi

15

décembre

18h

Grande salle Salon Roger Blin

Découvrez la programmation de la saison 16/17
des *Bibliothèques de l'Odéon* sur theatre-odeon.eu



LE TEMPS DU THÉÂTRE
ACTES SUD



Les petits
Platons





DEVENEZ MEMBRE DU CERCLE

Soutenez la création théâtrale

L'ODÉON REMERCIE L'ENSEMBLE DES MÉCÈNES ET MEMBRES* DU CERCLE DE L'ODÉON POUR LEUR SOUTIEN À LA CRÉATION ARTISTIQUE

ENTREPRISES

Mécènes de saison

AXA France
Dailymotion
LVMH

Grands Bienfaiteurs

Crédit du Nord
Eutelsat
Lyonnaise des eaux

Bienfaiteurs

Axeo TP
Cofiloisirs
Fonds de dotation
Emerige
Thema

Partenaires de saison

Château La Coste
Maison diptyque
Rosebud Fleuristes
Champagne Taittinger

PARTICULIERS

CERCLE GIORGIO STREHLER

Mécènes

Monsieur & Madame Christian Schlumberger
† Monsieur Guy de Wouters

Membres

Monsieur Arnaud de Giovanni
Monsieur Francisco Sanchez
Monsieur Joël-André Ornstein
& Madame Gabriella Maione

CERCLE DE L'ODÉON

Grands Bienfaiteurs

Madame Julie Avrane-Chopard
Madame Isabelle de Kerviler

Bienfaiteurs

Monsieur Jad Ariss
Madame Anne-Marie Couderc
Monsieur Philippe Crouzet
& Madame Sylvie Hubac
Monsieur François Debiesse
Monsieur Stéphane Distinguin
Madame Sophie Durand-Ngo
Madame Anouk Martini-Hennerick
Madame Nicole Nespoulous
Monsieur Stéphane Petibon
Madame Vanessa Tubino

Parrains

Madame Marie-Ellen Boissel
Monsieur David Brault
Madame Agnès Comar
Madame Ruth Croitoru
Madame Catherine Gouteroux
Madame Raphaëlle d'Ornano
Madame Stéphanie Rougnon
& Monsieur Matthieu Amiot
Monsieur Louis Schweitzer
Monsieur & Madame
Jean-François Torres

Et les Amis du Cercle
de l'Odéon

**Hervé Digne est président
du Cercle de l'Odéon**

**FAITES
UN DON
EN LIGNE**



Saison 16-17

10 septembre – 16 octobre / 17°

2666

d'après Roberto Bolaño
mise en scène Julien Gosselin
avec le Festival d'Automne à Paris

14 septembre – 4 novembre / 6°

DOM JUAN

de Molière
mise en scène Jean-François Sivadier

4 – 22 octobre / AU CENTQUATRE

A FLORESTA QUE ANDA

La Forêt qui marche
de Christiane Jatahy
installation-performance

10 – 17 novembre / 17°

THE FOUNTAINHEAD

La Source vive
d'Ayn Rand
mise en scène Ivo van Hove
en néerlandais, surtitré

30 novembre – 11 décembre / 6°

WYCINKA HOLZFÄLLEN

Des arbres à abattre
de Thomas Bernhard
mise en scène Krystian Lupa
en polonais, surtitré
avec le Festival d'Automne à Paris

29 novembre – 7 décembre / 17°

CE NE ANDIAMO PER NON DARVI ALTRE PREOCCUPAZIONI

Nous partons pour ne plus
vous donner de soucis
de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini
en italien, surtitré
avec le Festival d'Automne à Paris

9 – 18 décembre / 17°

IL CIELO NON È UN FONDALE

Le ciel n'est pas une toile de fond
de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini
en italien, surtitré
avec le Festival d'Automne à Paris

4 janvier – 4 février / 17°

VU DU PONT

d'Arthur Miller
mise en scène Ivo van Hove
reprise

6 janvier – 12 février / 6°

HÔTEL FEYDEAU

d'après Georges Feydeau
mise en scène Georges Lavaudant
création

25 février – 26 mars / 17°

UN AMOUR IMPOSSIBLE

de Christine Angot
mise en scène Cécile Pauthe

10 mars – 14 avril / 6°

SOUDAIN L'ÉTÉ DERNIER

de Tennessee Williams
mise en scène Stéphane Braunschweig
création

21 avril – 20 mai / 17°

SONGES ET MÉTAMORPHOSES

d'après Ovide et William Shakespeare
un spectacle de Guillaume Vincent

5 mai – 3 juin / 6°

LE TESTAMENT DE MARIE

de Colm Tóibín
mise en scène Deborah Warner
création en coproduction avec la Comédie-Française

7 – 11 juin / 6°

MEDEA

d'après Euripide
texte et mise en scène Simon Stone
en néerlandais, surtitré

15 – 30 juin / 17°

LE RADEAU DE LA MÉDUSE

de Georg Kaiser
mise en scène Thomas Jolly

21 – 29 juin / 6°

RICHARD III

de William Shakespeare
mise en scène Thomas Ostermeier
en allemand, surtitré



dailymotion

LVMH
MOÏT HENNESSY • LOUIS VUITTON



HERMÈS GRANDEUR NATURE

